

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Ils écrivent et ils aiment

La Mémoire meurtrie d'Yves E. Arnau, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1988, 265 p., 17,95\$.

Coyote de Michel Michaud, Montréal, VLB éditeur, 1988, 288 p., 16,95\$.

Jean-Roch Boivin

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, J.-R. (1989). Review of [Ils écrivent et ils aiment / *La Mémoire meurtrie* d'Yves E. Arnau, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1988, 265 p., 17,95\$. / *Coyote* de Michel Michaud, Montréal, VLB éditeur, 1988, 288 p., 16,95\$.] *Lettres québécoises*, (53), 25–26.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Yves E. Arnau

entrevu un jour dans le métro. Or il vient de voir dans le journal la photographie de cet homme, accompagnant son avis de décès. La mécanique infernale s'enclenche lorsque notre écrivain reçoit un coup de fil d'Ariane, la fille de cet homme qui lui a servi de modèle, pour lui apprendre que son père qui s'était reconnu dans Laragne, vient de mourir à la suite d'une maladie mal identifiée en laissant pour l'écrivain un portrait étrange de lui-même signé par un certain Corrigan. Cela arrive à un point tournant dans la vie de Pierre Salvat. Il est hanté par un nouveau personnage dont il possède le nom mais dont il n'a pas encore le visage. Cette quête du personnage d'Agnès prend tellement de place dans sa vie que sa femme en prendra ombrage. Ils vont se séparer. Nous le suivrons donc dans une double poursuite, celle de l'écrivain cherchant la créature de son rêve mais entraîné presque malgré lui à enquêter sur les circonstances étranges qui semblent relier le portrait à la mort du modèle. D'Ariane, il apprend en effet que son père a décliné mentalement très rapidement dès son retour d'une île au large de Terre-Neuve où ce Corrigan avait fait son portrait. Il est mort à l'hôpital psychiatrique.

Si, à ce moment, vous voyez passer l'ombre d'Oscar Wilde et *Le Portrait de Dorian Gray*, vous donnez dans la bonne direction. La littérature est au rendez-vous du quotidien de notre héros-écrivain et ce Pierre Salvat est un homme d'un bel esprit. Mais pour nous emmener jusqu'à cette Agnès, fatale beauté aux yeux vairons qui s'avère l'auteure de cet étrange portrait dans un mystérieux château sur une île battue par les vents de l'Atlantique, Évelyne Bernard convoque avec une maîtrise sans faille toutes les puissances des signes. Les maléfica rôdent comme des vents coulis. C'est un excellent roman et le prix Guérin semble devenir celui de la «révélation» de l'année.



Michel Michaud

La Mémoire meurtrie d'Yves E. Arnau, Montréal, Éditions Pierre Tisseyre, 1988, 265 p., 17,95\$.

Coyote de Michel Michaud, Montréal, VLB éditeur, 1988, 288 p., 16,95\$.

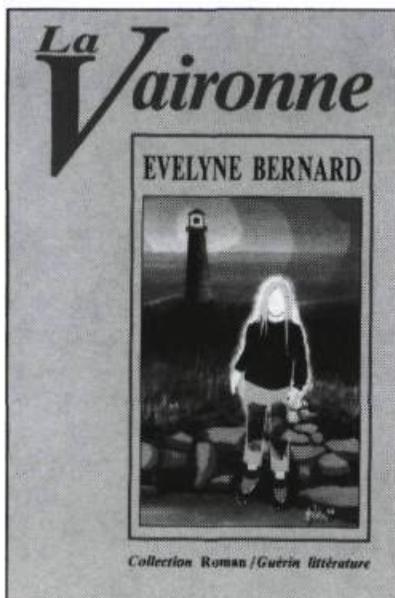
Il y a des affinités certaines entre ces deux romans. Ce sont deux romans d'initiation qui se passent au milieu des années soixante et qui racontent la naissance de deux passions concomitantes chez leur jeune héros : l'amour et l'écriture. Ça donne deux beaux romans d'amour débordants de tendresse et d'une terrible violence. Ce sont des chevaliers sans peur et sans reproche perdus aux pays des cow-boys. C'est le portrait d'un certain type qui se dessine, d'une génération peut-être, qui a cru que l'amour était la seule rédemption et qui y croit encore, même avec des bleus au cœur.

Le héros de *La Mémoire meurtrie* s'est retrouvé transplanté au Québec à l'âge de onze ans quand ses parents, immigrants de fraîche date, se sont établis dans «ce putain de quartier» qu'il appelle aussi «le camp de concentration». Ça cogne dur dans les ruelles, c'est le

ILS ÉCRIVENT ET ILS AIMENT

premier hiver, la difficulté de se faire des amis avec un accent trop français et de les comprendre aussi. Le choc culturel et le choc de l'adolescence. Il s'en fera des amis grâce aux femmes surtout qui sauront vite faire fondre ses problèmes de langue. Sa chance, c'est les femmes. Une kyrielle de femmes. Depuis Maria que, grâce aux bons soins de son premier ami, Bob Morane, il avait rejoint dans son lit en s'introduisant par la fenêtre de sa salle de bain. Il s'est trouvé un pays du côté du cœur. Elles sont toutes passablement délurées et il les décrit avec des mots gourmands et fervents. Il refait sa carte du tendre à l'air du temps. Il plaît et je crois bien qu'il respecte profondément ces femmes. Il les sert bien aussi et cela nous vaut de belles pages d'érotisme enfiévré. Il trouvera à la fin celle qu'il aime avec une évidence plus forte que toutes les autres. Mais il aura parcouru tout un chemin, cet homme devenu écrivain quand il se retrouvera, revolver à la main, attendant celui qui doit venir le tuer. Cette nuit avec Maria, il devra la payer chèrement. L'amant jaloux le descendra mais le jeune homme ne le livrera pas pour des raisons que nous comprendrons plus tard. Il devra apprendre à lutter contre une peur concrète sans sombrer dans la paranoïa. Cet homme qui n'a qu'une foi et qu'une loi, celle de l'amour, devra apprendre à se battre avec le dernier des courages. Pendant que nous suivons ses amours, ses amitiés, ses bagarres, nous le voyons faire sa place dans son métier d'écrivain, trouver sa voie et sa voix. Mais le filet du destin se resserre implacablement sur lui et s'obstine à armer son bras. L'intrigue et le suspense sont si habilement soutenus qu'on se rive à son fauteuil dans l'attente inéluctable de l'impact final.

Yves E. Arnau pratique une langue d'une belle verdure, relax et sensuelle, pleine d'humour et de défi. Car cette histoire construite comme un thriller est au surplus une superbe aventure de langue.



Je triche un peu en terminant mon palmarès par *Coyote* de Michel Michaud puisque c'est un second roman. Mais il y a si longtemps qu'il a publié le premier que cette lecture fut un choc, une grande rencontre, une révélation.

L'histoire est simple. Un an avant l'Expo 1967, nous sommes à Pointe-aux-Trembles. Chomi a 19 ans, il aime Louise Coyote qui en a seize. Le temps d'un voyage en autobus au centre-ville, ils auront partagé leur court passé. Ça tournera mal, mais Chomi aura appris comme il est terrible d'aimer.

Ce Chomi est un poète et les poètes sont des êtres marqués.

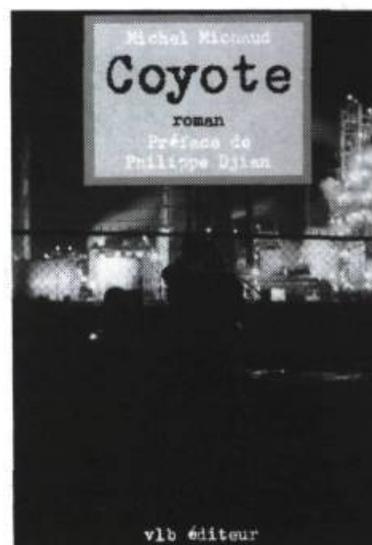
Je persistais à croire, paradoxalement en dépit de mes défaites, que la poésie restait le seul B.C.B.G. inventé par l'intelligence humaine pour exterminer toutes les tuberculoses de l'âme. [...] J'en étais à la rédaction d'un opuscule intitulé C'est pourtant pas chinois. Toujours eu cette obsession de traduire, de rendre intelligible les nuits polaires de ma race. Je le fais même pas exprès, je suis génétiquement obligé. J'écris pas des livres pour changer le monde mais pour chanter le monde. Le monde funky. La passion dingo. La vie boogie-woogie. Je suis une sorte de chanteur-décompositeur-interprète du monde. Disons que j'écris des livres pour les gens qui aiment les livres, qui aiment lire. C'est-à-dire les plus grands amateurs de plaisirs solitaires du monde entier (p. 283).

Chomi aura bien grandi pour écrire ça et enfoui au fond de son cœur sa folle histoire d'amour avec une fille nommée Coyote, quelque part en «Amérique du



ciel». Mais le poète est encore plus grand que l'amoureux puisque c'est la vie entière qu'il veut rebaptiser. Chomi veut faire danser les mots, syncoper leur musique, donner du swing à la phrase, lui faire rendre les derniers sanglots du blues. Il cite Claude Dubois, les Rolling Stones et Bob Dylan en épigraphe, et il fait préfacier son roman par son ami Philippe Dijan. Voilà à quelle enseigne on loge avec Michel Michaud. Le grand bordel de la vie quand on avait vingt ans à Terre des Hommes.

Pour juger honnêtement de ce roman, il me faudrait être beaucoup plus vieux ou beaucoup plus jeune. Ne pas y emmêler mes folles premières amours, ne pas succomber aux blues des bleus du cœur. Mais comment résister à Chomi quand il écrit :



Je suis monté dans ma chambre, à l'étage. Je sentais quelques lambeaux de fièvre me chahuter encore dans les veines. Je me suis installé devant mon étal, avec les couteaux et la scie à os, j'ai pris le morceau d'âme qui me restait, et je m'en suis découpé deux ou trois poèmes bien rouges bien vifs (p. 117).

Comment résister à pareille invitation aux plaisirs solitaires? Il y a de la violence dans ce livre, moins véreuse que dans *La Mémoire meurtrie* mais non moins implacable. Il y a de l'humour et surtout une infinie tendresse. C'est un livre drôle et tragique, émouvant.

Y en a-t-il encore qui cherchent la relève quand sa présence est aussi éclatante? □

L'ASSOCIATION DES LITTÉRATURES CANADIENNES ET QUÉBÉCOISE

vous invite à ses conférences et lectures d'œuvres les 28-29 et 30 mai 1989 à l'Université Laval lors de la réunion annuelle des Sociétés savantes.

Conférenciers invités : Doug Jones
Adrien Thério

Écrivains invités : André Ricard
Gail Scott

Conférences et discussions : Regards nouveaux sur les corpus canadiens et québécois,
La ville de Québec,
Le concept du moi en littérature et ses implications pour la théorie féministe,
Le journal intime,
Communications libres.

Renseignements : Patrick Imbert, Dt des Lettres françaises,
Université d'Ottawa, Ottawa, K1N 6N5.